

Amour-propre

Un gueux des environs de Madrid demandôit noblement l'aumône. Un passant lui dit, n'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler ? Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent et non pas des conseils ; puis il lui tourna le dos en conservant toute la dignité castillane. C'était un fier gueux que ce seigneur, sa vanité était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même, et ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un missionnaire voyageant dans l'inde, rencontra un fakir chargé de chaînes, nu comme un singe, couché sur le ventre, et se faisant fouetter pour les péchés de ses compatriotes les indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à soi-même ! Disait un des spectateurs.

Renoncement à moi-même ? Reprit le fakir, apprenez que je ne me fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous serez chevaux et moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentiments et de toutes nos actions, ont donc eût grande raison dans l'inde, en Espagne, et dans toute la terre habitable, et comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage, il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation, il ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espèce ; il est nécessaire, il nous est cher, il nous fait plaisir, et il faut le cacher.

Commentaire [Auteur in1] : Ça me fait penser à la discrimination actuelle avec les mendiants, les migrants, etc...

Commentaire [Auteur in2] : Soum Bil, artiste ivoirien, a dit « Toute chose n'est que vanité ». Ceci signifie que tout est éphémère.

Commentaire [Auteur in3] : Ça me fait penser lors de mon voyage en Espagne avec ma famille. Alors que nous marchions on a vu un mendiant dans la même situation puis ma tante (Qui est mariée avec un Espagnol) lui a donné de l'argent en lui souhaitant bon courage. Mais la partie « sombre » de cette histoire c'est qu'après ma joie d'avoir aidé cet homme, et les « J'en ai rien à foutre », « Je l'ignore », « Il n'a qu'à trouver un travail », etc... Je me suis sentie comme coupable de n'avoir pu l'aider mais qu'une seule fois.

Commentaire [Auteur in4] : Ce passage évoque plutôt l'esclavagisme encore présent dans certains pays.

Commentaire [Auteur in5] : Soussoupha a utilisé cette phrase dans un de ces textes.

Commentaire [Auteur in6] : Ça nous évoque les « grands » dans les cités qui passent leur temps à donner des conseils, la plupart du temps foireux.

Baptême.

Baptême, mot grec qui signifie immersion. Les hommes qui se conduisent toujours par les sens, imaginèrent aisément que ce qui lavait le corps, lavait aussi l'âme. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Égypte pour les prêtres et pour les initiés. Les indiens de temps immémorial se sont purifiés dans l'eau du Gange, et cette cérémonie est encore fort en vogue. Elle passa chez les hébreux ; on y baptisait tous les étrangers qui embrassaient la loi judaïque, et qui ne voulaient pas se soumettre à la circoncision, les femmes surtout, à qui on ne faisait pas cette opération, et qui ne la subissaient qu'en Éthiopie, étaient baptisées ; c'était une régénération ; cela donnait une nouvelle âme, ainsi qu'en Égypte. Voyez sur cela épiphane, maimonide, et la gemmare.

Commentaire [Auteur in7] : Cela nous évoque les catacombes de Paris

Jean baptisa dans le Jourdain, et même il baptisa Jésus, qui pourtant ne baptisa jamais personne, mais qui daigna consacrer cette ancienne cérémonie. Tout signe est indifférent par lui-même, et dieu attache sa grâce au signe qu'il lui plaît de choisir. Le baptême fut bientôt le premier rite et le sceau de la religion chrétienne. Cependant, les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous circoncis, il n'est pas sûr qu'ils fussent baptisés.

On abusa de ce sacrement dans les premiers siècles du christianisme ; rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur Constantin en est une assez bonne preuve. Voici comme il raisonnait. Le baptême purifie tout ; je peux donc tuer ma femme, mon fils et tous mes parents, après quoi je me ferai baptiser, et j'irai au ciel, comme de fait il n'y manqua pas. Cet exemple était dangereux ; peu à peu la coutume s'abolit d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

Commentaire [Auteur in8] : Cela m'évoque une réplique de Jack Sparrow dans Pirates des Caraïbes : « ce que tu dis n'a aucun sens »

Les grecs conservèrent toujours le baptême par immersion : les latins vers la fin du huitième siècle, ayant étendu leur religion dans les gaules et la Germanie, et voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfants dans des pays froids, substituèrent la simple aspersion, ce qui les fit souvent anathématiser par l'église grecque.

On demanda à saint Cyprien évêque de Carthage, si ceux-là étaient réellement baptisés, qui s'étaient fait seulement arroser tout le corps ? Il répond dans sa 76^e lettre, que plusieurs églises ne croyaient pas que ces arrosés fussent chrétiens ; que pour lui il pense qu'ils sont chrétiens, mais qu'ils ont une grâce infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois selon l'usage.

On était initié chez les chrétiens dès qu'on avait été plongé ; avant ce temps on n'était que catéchumène. Il fallait pour être initié avoir des répondants, des cautions, qu'on appelait d'un nom qui répond à *parrains*, afin que l'église s'assurât de la fidélité des nouveaux chrétiens, et que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi dans les premiers siècles, les gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des chrétiens, que ceux-ci l'étaient des mystères d'Isis et d'Éleusine. Cyrille d'Alexandrie, dans son écrit contre l'empereur Julien, s'exprime ainsi ; *je parlerais du baptême si je ne craignais que mon discours ne parvînt à ceux qui ne sont pas initiés.*

Commentaire [Auteur in9] : Cela me fait penser à mon baptême où on m'a dit qu'il ne fallait pas trahir Dieu et rester croyante, alors qu'aujourd'hui cette « promesse » ne signifie rien pour moi.

Dès le second siècle, on commença à baptiser des enfants ; il était naturel que les chrétiens désirassent que leurs enfants, qui auraient été damnés sans ce sacrement, en fussent pourvus. On conclut enfin qu'il fallait le leur administrer au bout de huit jours, parce que chez les juifs c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'église grecque est encore dans cet usage. Cependant au troisième siècle la coutume l'emporta de ne se faire baptiser qu'à la mort.

Ceux qui mouraient dans la première semaine étaient damnés, selon les pères de l'église les plus rigoureux. Mais pierre chrisologue au cinquième siècle, imagina les limbes, espèce d'enfer mitigé, et proprement bord d'enfer, faubourg d'enfer, où vont les petits enfants morts sans baptême, et où étaient les patriarches avant la descente de Jésus-Christ aux enfers. De sorte que l'opinion que Jésus-Christ était descendu aux limbes, et non aux enfers, a prévalu depuis.

Commentaire [Auteur in10] : Cela me fait penser à la société qui critique des personnes, nous faisant croire que nous sommes de mauvaises personnes alors qu'il ne faut pas juger sans connaître la personne.

Il a été agité, si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être baptisé avec du sable ; on a répondu que non : si on pouvait baptiser avec de l'eau-rose, et on a décidé qu'il fallait de l'eau pure, que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers pasteurs qui l'ont établie.

Idee des unitaires rigides sur le baptême.

« Il est évident pour qui conque veut raisonner sans préjugé, que le baptême n'est ni une marque de grâce conférée, ni un sceau d'alliance, mais une simple marque de profession.

« que le baptême n'est nécessaire, ni de nécessité de précepte, ni de nécessité de moyen.

« qu'il n'a point été institué par Jésus-Christ, et que le chrétien peut s'en passer sans qu'il puisse en résulter pour lui aucun inconvénient.

« qu'on ne doit pas baptiser les enfants ni les adultes, ni en général aucun homme.

« que le baptême pouvait être d'usage dans la naissance du christianisme à ceux qui sortaient du paganisme, pour rendre publique leur profession de foi, et en être la marque authentique, mais qu'à présent il est absolument inutile et tout à fait indifférent. »

Tiré du dictionnaire encyclopédique à l'article des unitaires.

Addition importante.

L'empereur Julien le philosophe dans son immortelle satire des Césars, met ces paroles dans la bouche de Constance fils de Constantin : « quiconque se sent coupable de viol, de meurtre, de rapine, de sacrilège, et de tous les crimes les plus abominables, dès que je l'aurai lavé avec cette eau, il sera net et pur. »

C'est en effet cette fatale doctrine qui engagea tous les empereurs chrétiens et tous les grands de l'empire à différer leur baptême jusqu'à la mort. On croyait avoir trouvé le secret de vivre criminel et de mourir vertueux.

Tiré de M. Boulanger.

Autre addition.

Quelle étrange idée tirée de la lessive qu'un pot d'eau nettoie tous les crimes ! Aujourd'hui qu'on baptise tous les enfants, parce qu'une idée non moins absurde les supposa tous criminels, les voilà tous sauvés jusqu'à ce qu'ils aient l'âge de raison et qu'ils puissent devenir coupables. Égorgez-les donc au plus vite pour leur assurer le paradis. Cette conséquence est si juste qu'il y a eu une secte dévote qui s'en allait empoisonnant ou tuant tous les petits enfants nouvellement baptisés. Ces dévots raisonnaient parfaitement. Ils disaient, nous faisons à ces petits innocents le plus grand bien possible. Nous les empêchons d'être méchants et malheureux dans cette vie, et nous leur donnons la vie éternelle.

De M. l'abbé Nicaise.

Commentaire [Auteur in11] :
ans ce cas cela ne s'applique pas que à la religion chrétienne, mais à toutes religions confondues. Si ça n'a aucune utilité :)

Commentaire [Auteur in12] :
eureusement que ce n'est plus le cas aujourd'hui et qu'une Justice est en place parce que sinon ce serait le bordel général. → #BalanceTonYoutuber sur Twitter

Commentaire [Auteur in13] :
ur ce passage, je suis totalement d'accord : Si nous les égorgeons tous, certes ce serait la fin de l'espèce humaine mais aussi de ce qu'elle a fait de pire : Théories de Stephen Hawking.

Carême.

Section première.

Nos questions sur le carême ne regarderont que la police. Il paraît utile qu'il y ait un temps dans l'année où l'on égorge moins de bœufs, de veaux, d'agneaux, de volaille. On n'a point encore de jeunes poulets ni de pigeons en février et en mars, temps auquel le carême arrive. Il est bon de faire cesser le carnage quelques semaines dans les pays où les pâturages ne sont pas aussi gras que ceux de l'Angleterre et de la Hollande.

Ces magistrats de la police ont très-sagement ordonné que la viande fût un peu plus chère à Paris, pendant ce temps, et que le profit en fût donné aux hôpitaux. C'est un tribut presque insensible que payent alors le luxe et la gourmandise à l'indigence : car ce sont les riches, qui n'ont pas la force de faire carême ; les pauvres jeûnent toute l'année.

Il est très-peu de cultivateurs qui mangent de la viande une fois par mois. S'il fallait qu'ils en mangeassent tous les jours, il n'y en aurait pas assez pour le plus florissant royaume. Vingt millions de livres de viande par jour feraient sept milliards trois cents millions de livres par année. Ce calcul est effrayant.

Le petit nombre de riches, financiers, prélats, principaux magistrats, grands seigneurs, grandes dames, qui daignent faire servir du maigre à leurs tables, jeûnent pendant six semaines avec des soles, des saumons, des vives, des turbots, des esturgeons.

Un de nos plus fameux financiers avait des courriers qui lui apportaient chaque jour pour cent écus de marée à Paris. Cette dépense faisait vivre les courriers, les maquignons qui avaient vendu les chevaux, les pêcheurs qui fournissaient le poisson, les fabricateurs de filets (qu'on nomme en quelques endroits les *filetiers*), les constructeurs de bateaux, etc., Les épiciers chez lesquels on prenait toutes les drogues raffinées qui donnent au poisson un goût supérieur à celui de la viande. Lucullus n'aurait pas fait carême plus voluptueusement.

Il faut encore remarquer que la marée, en entrant dans Paris, paye à l'état un impôt considérable.

Le secrétaire des commandements du riche, ses valets de chambre, les demoiselles de madame, le chef d'office, etc., mangent la desserte du crésus, et jeûnent aussi délicieusement que lui.

Il n'en est pas de même des pauvres. Non-seulement, s'ils mangent pour quatre sous d'un mouton coriace, ils commettent un grand péché ; mais ils chercheront en vain ce misérable aliment. Que mangeront-ils donc ? Ils n'ont que leurs châtaignes, leur pain de seigle, les fromages qu'ils ont pressurés du lait de leurs vaches, de leurs chèvres, ou de leurs brebis, et quelque peu d'œufs de leurs poules.

Il y a des églises où l'on a pris l'habitude de leur défendre les œufs et le laitage. Que leur resterait-il à manger ? Rien. Ils consentent à jeûner ; mais ils ne consentent pas à mourir. Il est absolument nécessaire qu'ils vivent, quand ce ne serait que pour labourer les terres des gros bénéficiés et des moines.

On demande donc s'il n'appartient pas uniquement aux magistrats de la police du royaume, chargés de veiller à la santé des habitants, de leur donner la permission de manger les fromages que leurs mains ont pétris, et les œufs que leurs poules ont pondus ?

Il paraît que le lait, les œufs, le fromage, tout ce qui peut nourrir le cultivateur, sont du ressort de la police, et non pas une cérémonie religieuse.

Nous ne voyons pas que Jésus-Christ ait défendu les omelettes à ses apôtres ; au contraire il leur a dit : *mangez ce qu'on vous donnera.*

La sainte église a ordonné le carême ; mais en qualité d'église elle ne commande qu'au cœur ; elle ne peut infliger que des peines spirituelles ; elle ne peut faire brûler aujourd'hui, comme autrefois, un pauvre homme qui, n'ayant que du lard rance, aura mis un peu de ce lard sur une tranche de pain noir le lendemain du mardi gras.

Quelquefois, dans les provinces, des curés s'emportant au delà de leurs devoirs, et oubliant les droits de la magistrature, s'ingèrent d'aller chez les aubergistes, chez les traiteurs, voir s'ils n'ont pas quelques onces de viande dans leurs marmites, quelques vieilles poules à leur croc, ou quelques œufs dans une armoire lorsque les œufs sont défendus en carême. Alors ils intimident le pauvre peuple ; ils vont jusqu'à la violence envers des malheureux qui ne savent pas que c'est à la seule magistrature qu'il appartient de faire la police. C'est une inquisition odieuse et punissable.

Il n'y a que les magistrats qui puissent être informés au juste des denrées plus ou moins abondantes qui peuvent nourrir le pauvre peuple des provinces. Le clergé a des occupations plus sublimes. Ne serait-ce donc pas aux magistrats qu'il appartiendrait de régler ce que le peuple peut manger en carême ? Qui aura l'inspection sur le comestible d'un pays, sinon la police du pays ?

Commentaire [Auteur in14] :
Cela me fait penser au moment où j'ai eu mon appareil dentaire et que je devais manger soit mou soit liquide pour pas que ça me fasse mal et j'avais très faim.

Commentaire [Auteur in15] :
Ah tiens, un vegan ! Plus sérieusement, je suis en parti d'accord : pour la préservation d'une espèce mieux vaut qu'il y ait un moment de pause dans l'abattage des animaux.

Commentaire [Auteur in16] :
Voltaire dénonce les inégalités des classes sociales : les pauvres n'ont pas les moyens de s'acheter de la viande. C'est confirmé par la phrase suivante car les cultivateurs faisant parti de la classe moyenne, dans le meilleur des cas, il ne peuvent en manger qu'une fois par mois.

Commentaire [Auteur in17] :
On revient sur la même idée car les pauvres sont appauvris mais les riches ne paient que pour eux quelques centimes par rapport à leur fortune. Les impôts devraient être uniquement pour les riches et pas pour ceux qui sont déjà ruinés.

Commentaire [Auteur in18] :
Cette ironie dénonce une forme d'esclavagisme : les pauvres doivent vivre pour alimenter et faire le travail pour les riches.

Commentaire [Auteur in19] :
Il essaie de faire régner une égalité : ils n'ont pas la permission de manger ce qu'ils ont fait ! C'est comme si on faisait à manger et qu'on me pouvait pas y goûter.

Section ii.

Les premiers qui s'avisèrent de jeûner se mirent-ils à ce régime par ordonnance du médecin pour avoir eu des indigestions ?

Le défaut d'appétit qu'on se sent dans la tristesse fut-il la première origine des jours de jeûne prescrits dans les religions tristes ?

Les juifs prirent-ils la coutume de jeûner des égyptiens, dont ils imitèrent tous les rites, jusqu'à la flagellation et au bouc émissaire ?

Pourquoi Jésus jeûna-t-il quarante jours dans le désert où il fut emporté par le diable, par le *knathbull* ?

Saint Matthieu remarque qu'après ce carême il eut faim ; il n'avait donc pas faim dans ce carême ?

Pourquoi dans les jours d'abstinence l'église romaine regarde-t-elle comme un crime de manger des animaux terrestres, et comme une bonne œuvre de se faire servir des soles et des saumons ? Le riche papiste qui aura eu sur sa table pour cinq cents francs de poisson sera sauvé ; et le pauvre, mourant de faim, qui aura mangé pour quatre sous de petit salé, sera damné !

Pourquoi faut-il demander permission à son évêque de manger des œufs ? Si un roi ordonnait à son peuple de ne jamais manger d'œufs, ne passerait-il pas pour le plus ridicule des tyrans ? Quelle étrange aversion les évêques ont-ils pour les omelettes ?

Croirait-on que chez les papistes il y ait eu des tribunaux assez imbéciles, assez lâches, assez barbares, pour condamner à la mort de pauvres citoyens qui n'avaient d'autres crimes que d'avoir mangé du cheval en carême ? Le fait n'est que trop vrai[5] : j'ai entre les mains un arrêt de cette espèce. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les juges qui ont rendu de pareilles sentences se sont crus supérieurs aux iroquois.

Prêtres idiots et cruels ! À qui ordonnez-vous le carême ? Est-ce aux riches ? Ils se gardent bien de l'observer. Est-ce aux pauvres ? Ils font le carême toute l'année. Le malheureux cultivateur ne mange presque jamais de viande, et n'a pas de quoi acheter du poisson. Fous que vous êtes, quand corrigerez-vous vos lois absurdes ?

Commentaire [Auteur in20] :

Cela me fait penser aux vegans et je trouve ça ridicule. Je les considère comme des végétariens extrêmes.

Commentaire [Auteur in21] :

Le passage me fait penser à quand ma mère fait les courses et qu'elle prend que ce qu'elle aime.

Égalité .

Section première.

Il est clair que tous les hommes jouissant des facultés attachées à leur nature sont égaux ; ils le sont quand ils s'acquittent des fonctions animales, et quand ils exercent leur entendement. Le roi de la chine, le grand mogol, le padisha de turquie ne peut dire au dernier des hommes : je te défends de digérer, d'aller à la garde-robe, et de penser. Tous les animaux de chaque espèce sont égaux entre eux :

Un cheval ne dit point au cheval son confrère :
Qu'on peigne mes beaux crins, qu'on m'étrille et me ferre.
Toi, cours, et va porter mes ordres souverains
Aux mulets de ces bords, aux ânes mes voisins ;
Toi, prépare les grains dont je fais des largesses
À mes fiers favoris, à mes douces maîtresses ;
Qu'on châtre les chevaux désignés pour servir
Les coquettes juments dont seul je dois jouir ;
Que tout soit dans la crainte et dans la dépendance :
Et si quelqu'un de vous hennit en ma présence,
Pour punir cet impie et ce séditieux,
Qui foule aux pieds les lois des chevaux et des dieux ;
Pour venger dignement le ciel et la patrie,
Qu'il soit pendu sur l'heure auprès de l'écurie.

Les animaux ont naturellement au-dessus de nous l'avantage de l'indépendance. Si un taureau qui courtise une génisse est chassé à coups de cornes par un taureau plus fort que lui, il va chercher une autre maîtresse dans un autre pré, et il vit libre. Un coq battu par un coq se console dans un autre poulailler. Il n'en est pas ainsi de nous : un petit vizir exile à lemnos un bostangi ; le vizir azem exile le petit vizir à ténédos ; le padisha exile le vizir azem à rhodes ; les janissaires mettent en prison le padisha, et en élisent un autre qui exilera les bons musulmans à son choix ; encore lui sera-t-on bien obligé s'il se borne à ce petit exercice de son autorité sacrée.

Si cette terre était ce qu'elle semble devoir être, si l'homme y trouvait partout une subsistance facile et assurée, et un climat convenable à sa nature, il est clair qu'il eût été impossible à un homme d'en asservir un autre. Que ce globe soit couvert de fruits salutaires ; que l'air qui doit contribuer à notre vie ne nous donne point des maladies et une mort prématurée ; que l'homme n'ait besoin d'autre logis et d'autre lit que de celui des daims et des chevreuils ; alors les gengis-kan et les tamerlan n'auront de valets que leurs enfants, qui seront assez honnêtes gens pour les aider dans leur vieillesse. Dans cet état naturel dont jouissent tous les quadrupèdes non domptés, les oiseaux et les reptiles, l'homme serait aussi heureux qu'eux ; la domination serait alors une chimère, une absurdité à laquelle personne ne penserait : car pourquoi chercher des serviteurs quand vous n'avez besoin d'aucun service ?

S'il passait par l'esprit de quelque individu à tête tyrannique et à bras nerveux d'asservir son voisin moins fort que lui, la chose serait impossible : l'opprimé serait sur le danube avant que l'oppresser eût pris ses mesures sur le volga.

Tous les hommes seraient donc nécessairement égaux, s'ils étaient sans besoins ; la misère attachée à notre espèce subordonne un homme à un autre homme : ce n'est pas l'inégalité qui est un malheur réel, c'est la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle *sa hauteesse*, tel autre *sa sainteté* ; mais il est dur de servir l'un ou l'autre.

Une famille nombreuse a cultivé un bon terroir ; deux petites familles voisines ont des champs ingrats et rebelles : il faut que les deux pauvres familles servent la famille opulente, ou qu'elles regorgent, cela va sans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ses bras à la riche pour avoir du pain ; l'autre va l'attaquer et est battue. La famille servante est l'origine des domestiques et des manœuvres ; la famille battue est l'origine des esclaves.

Il est impossible dans notre malheureux globe que les hommes vivant en société ne soient pas divisés en deux classes : l'une, de riches qui commandent ; l'autre, de pauvres qui servent ; et ces deux se subdivisent en mille, et ces mille ont encore des nuances différentes .

Tu viens, quand les lots sont faits, nous dire : « je suis homme comme vous ; j'ai deux mains et deux pieds, autant d'orgueil et plus que vous, un esprit aussi désordonné pour le moins, aussi inconséquent, aussi contradictoire que le vôtre. Je suis citoyen de saint-marin, ou de raguse, ou de vaugirard : donnez-moi ma part de la terre. Il y a dans notre hémisphère connu environ cinquante mille millions

Commentaire [Auteur in22] :
Déclaration universelle des droits de l'Homme : Article 1.

Tout les humains naissent libres et égaux en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.

Commentaire [Auteur in23] :
Cela nous évoque « la loi du plus fort ».

Commentaire [Auteur in24] :
Tout ce passage nous fait penser à une sorte d'imitation des fables de La Fontaine, notamment Le Loup et L'Agneau.

Commentaire [Auteur in25] :
La domination est une idée « injectée » par la société pour les gouvernements : on nous fait croire que les chefs d'États ont plus de pouvoir que nous alors qu'ils sont uniquement des humains comme tout le monde.

Commentaire [Auteur in26] :
On peut répondre à ça que les humains se sentent supérieurs car ils sont selon eux, dotés d'intelligence.

d'arpents à cultiver, tant passables que stériles. Nous ne sommes qu'environ un milliard d'animaux à deux pieds sans plumes sur ce continent : ce sont cinquante arpents pour chacun ; faites-moi justice : donnez-moi mes cinquante arpents. »

On lui répond : « va-t'en les prendre chez les cafres, chez les hottentots, ou chez les samoyèdes ; arrange-toi avec eux à l'amiable ; ici, toutes les parts sont faites. Si tu veux avoir parmi nous le manger, le vêtir, le loger et le chauffer, travaille pour nous comme faisait ton père ; sers-nous, ou amuse-nous, et tu seras payé : sinon tu seras obligé de demander l'aumône, ce qui dégraderait trop la sublimité de ta nature, et t'empêcherait réellement d'être égal aux rois, et même aux vicaires de village, selon les prétentions de ta noble fierté. »

Section ii.

[3] tous les pauvres ne sont pas malheureux. La plupart sont nés dans cet état, et le travail continuel les empêche de trop sentir leur situation ; mais quand ils la sentent, alors on voit des guerres, comme celle du parti populaire contre le parti du sénat à Rome, celles des paysans en Allemagne, en Angleterre, en France. Toutes ces guerres finissent tôt ou tard par l'asservissement du peuple, parce que les puissants ont l'argent, et que l'argent est maître de tout dans un état : je dis dans un état, car il n'en est pas de même de nation à nation. La nation qui se servira le mieux du fer subjuguera toujours celle qui aura plus d'or et moins de courage.

Tout homme naît avec un penchant assez violent pour la domination, la richesse et les plaisirs, et avec beaucoup de goût pour la paresse ; par conséquent tout homme voudrait avoir l'argent et les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les assujettir à tous ses caprices, et ne rien faire, ou du moins ne faire que des choses très-agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soient égaux qu'il est impossible que deux prédicateurs ou deux professeurs de théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre.

Le genre humain, tel qu'il est, ne peut subsister, à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possèdent rien du tout : car, certainement, un homme à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre ; et si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un maître des requêtes qui vous la fera. L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle, et en même temps la plus chimérique.

Comme les hommes sont excessifs en tout quand ils le peuvent, on a outré cette inégalité ; on a prétendu dans plusieurs pays qu'il n'était pas permis à un citoyen de sortir de la contrée où le hasard l'a fait naître ; le sens de cette loi est visiblement : « ce pays est si mauvais et si mal gouverné que nous défendons à chaque individu d'en sortir, de peur que tout le monde n'en sorte. » Faites-mieux : donnez à tous vos sujets envie de demeurer chez vous, et aux étrangers d'y venir.

Chaque homme, dans le fond de son cœur, a droit de se croire entièrement égal aux autres hommes : il ne s'ensuit pas de là que le cuisinier d'un cardinal doive ordonner à son maître de lui faire à dîner, le cuisinier peut dire : « je suis homme comme mon maître ; je suis né comme lui en pleurant ; il mourra comme moi dans les mêmes angoisses et les mêmes cérémonies. Nous faisons tous deux les mêmes fonctions animales. Si les turcs s'emparent de Rome, et si alors je suis cardinal et mon maître cuisinier, je le prendrai à mon service. » Tout ce discours est raisonnable et juste : mais en attendant que le grand turc s'empare de Rome, le cuisinier doit faire son devoir, ou toute société humaine est pervertie. À l'égard d'un homme qui n'est ni cuisinier d'un cardinal, ni revêtu d'aucune autre charge dans l'état ; à l'égard d'un particulier qui ne tient à rien, mais qui est fâché d'être reçu partout avec l'air de la protection ou du mépris, qui voit évidemment que plusieurs *monsignori* n'ont ni plus de science, ni plus d'esprit, ni plus de vertu que lui, et qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur antichambre, quel parti doit-il prendre ? Celui de s'en aller.

Commentaire [Auteur in27] :
je ne suis pas d'accord avec Voltaire. On n'est pas pauvre au départ ; on le devient.

Commentaire [Auteur in28] :
Cela me fait penser aux États qui nous manipuleraient avec l'argent et les médias. Ça me fait également penser à une vidéo de Squeezie où il dit qu'il ne faut pas exagérer surtout quand il y a des preuves scientifiques, notamment sur les théories du complot.

Commentaire [Auteur in29] :
Cela me fait penser à la relation avec mon frère qui veut toujours dominer vu qu'il est plus grand que moi.

Commentaire [Auteur in30] :
En effet, la notion de fraternité, impliquant l'entraide, n'est pas souvent respectée.

États, gouvernements .

QUEL EST LE MEILLEUR ?

Je n'ai connu jusqu'à présent personne qui n'ait gouverné quelque état. Je ne parle pas de mm. Les ministres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres six mois, les autres six semaines ; je parle de tous les autres hommes qui, à souper ou dans leur cabinet, étalent leur système de gouvernement, réforment les armées, l'église, la robe et la finance.

L'abbé de bourzeis se mit à gouverner la france vers l'an 1645, sous le nom du cardinal de richelieu, et fit ce *testament politique*, dans lequel il veut enrôler la noblesse dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux chambres des comptes et aux parlements, priver le roi du produit de la gabelle ; il assure surtout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que « la provence seule a beaucoup plus de beaux ports de mer que l'espagne et l'italie ensemble ».

L'abbé de bourzeis n'avait pas voyagé. Au reste, son ouvrage fourmille d'anachronismes et d'erreurs ; il fait signer le cardinal de richelieu d'une manière dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus, il emploie un chapitre entier à dire que « la raison doit être la règle d'un état », et à tâcher de prouver cette découverte. Cet ouvrage de ténèbres, ce bâtarde de l'abbé de bourzeis a passé longtemps pour le fils légitime du cardinal de richelieu ; et tous les académiciens, dans leurs discours de réception, ne manquaient pas de louer démesurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le sieur gaten de courtiliz, voyant le succès du *testament politique de richelieu*, fit imprimer à la haye le *testament de colbert*[3], avec une belle lettre de m. Colbert au roi. Il est clair que si ce ministre avait fait un pareil testament, il eût fallu l'interdire ; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs.

Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le *testament de louvois*[4], plus mauvais encore, s'il se peut, que celui de colbert ; un abbé de chevremont fit tester aussi charles, duc de lorraine[5]. Nous avons eu les *testaments politiques* du cardinal alberoni[6], du maréchal de belle-isie[7], et enfin celui de mandrin[8].

M. De bois-guillebert, auteur du *détail de la france*, imprimé en 1695, donna le projet inexécutable de la dîme royale sous le nom du maréchal de vauban.

Un fou nommé la jonchère, qui n'avait pas de pain, fit, en 1720, un projet de finance en quatre volumes ; et quelques sots ont cité cette production comme un ouvrage de la jonchère le trésorier général, s'imaginant qu'un trésorier ne peut faire un mauvais livre de finance.

Mais il faut convenir que des hommes très-sages, très-dignes peut-être de gouverner, ont écrit sur l'administration des états, soit en france, soit en espagne, soit en angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien : ce n'est pas qu'ils aient corrigé les ministres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un ministre ne se corrige point et ne peut se corriger ; il a pris sa croissance ; plus d'instructions, plus de conseils : il n'a pas le temps de les écouter, le courant des affaires l'emporte ; mais ces bons livres forment les jeunes gens destinés aux places ; ils forment les princes, et la seconde génération est instruite.

Le fort et le faible de tous les gouvernements a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu et vu, dans quel état, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né ? Je conçois qu'un grand seigneur terrien en france ne serait pas fâché d'être né en allemagne : il serait souverain au lieu d'être sujet. Un pair de france serait fort aise d'avoir les privilèges de la pairie anglaise : il serait législateur. L'homme de robe et le financier se trouveraient mieux en france qu'ailleurs. Mais quelle patrie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, et sans préjugés ?

Un membre du conseil de pondichéry, assez savant, revenait en europe par terre avec un brame, plus instruit que les brames ordinaires.

« comment trouvez-vous le gouvernement du grand mogol ? Dit le conseiller.

— abominable, répondit le brame ; comment voulez-vous qu'un état soit heureusement gouverné par des tartares ? Nos raïas, nos omras, nos nababs, sont fort contents ; mais les citoyens ne le sont guère : et des millions de citoyens sont quelque chose. »

Le conseiller et le brame traversèrent en raisonnant toute la haute asie.

« je fais une réflexion, dit le brame : c'est qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde.

— il y a eu autrefois celle de tyr, dit le conseiller, mais elle n'a pas duré longtemps ; il y en avait encore une autre vers l'arabie pétrée, dans un petit coin nommé la palestine, si on peut honorer du nom de république une horde de voleurs et d'usuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des espèces de rois, tantôt par des grands-pontifes, devenue esclave sept ou huit fois, et enfin chassée du pays

Commentaire [Auteur in31] :
Cela me fait penser à la marque de fromage à raclette.

Commentaire [Auteur in32] :
Cela me fait penser à quand je suis allé au Puy du Fou avec ma famille et qu'il y avait un spectacle de Jeanne D'Arc qui représentait les différents royaumes et familles.

Commentaire [Auteur in33] :
On ne peut pas critiquer : c'est une pensée et on ne peut pas s'autoriser de juger les autres, dans encore et toujours un souci d'égalité.

Commentaire [Auteur in34] :
Ils ne peuvent pas considérer les autres fonctionnements. C'est de la propagande comme le culte de la personnalité dans les régimes soviétiques/nazis.

Commentaire [Auteur in35] :
Cela me fait penser à quand Harry Potter rentre à Gringotts et qu'il aperçoit son coffre pour la première fois.

Commentaire [Auteur in36] :
Ici, on nous dit qu'un ministre ne peut être sanctionné. Cela pose problème selon moi.

Commentaire [Auteur in37] :
Cela m'a fait penser au film Sinbad dans laquelle la méchane habite dans le tartare, qui est qualifié comme un monde chaotique. Ça me fait penser à la moquerie que je disais quand j'étais petite pour dire que quelqu'un était bête.

Commentaire [Auteur in38] :
Cela fait penser à ce que pense certaines personnes de la France et de son gouvernement actuel...

qu'elle avait usurpé.

— je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes[9]. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples qui se cachent dans les îles, ou entre les montagnes, comme des lapins qui se déroberaient aux animaux carnassiers ; mais à la longue ils sont découverts et dévorés. »

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure, le conseiller dit au brame :

« croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, et qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne, et l'Italie entière ?

— elle se tourna donc bien vite en monarchie ? Dit le brame.

— vous l'avez deviné, dit l'autre ; mais cette monarchie est tombée, et nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence et de sa chute.

— vous prenez bien de la peine, dit l'Indien ; cet empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe ; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand Mogol.

— à propos, dit l'Européen, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un état despotique, et plus de vertu dans une république[10] ? »

L'Indien, s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une république, et qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un état monarchique. « car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le peuple ne le sera pas s'il est déshonoré ; au lieu qu'à la cour il pourra aisément obtenir une charge, selon la maxime d'un grand prince[11], qu'un courtisan, pour réussir, doit n'avoir ni honneur ni honte. À l'égard de la vertu, il en faut prodigieusement dans une cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une république ; il n'a personne à flatter.

— croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les lois et les religions soient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourrures à Moscou, et des étoffes de gaze à Delhi[12] ?

— oui, sans doute, dit le brame ; toutes les lois qui concernent la physique sont calculées pour le méridien qu'on habite ; il ne faut qu'une femme à un Allemand, et il en faut trois ou quatre à un Persan. Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous, si j'étais chrétien, que je disse la messe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin ? À l'égard des dogmes, c'est autre chose : le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas commencé en Asie, d'où elle a été chassée ? N'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue ?

— dans quel état, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre ? Dit le conseiller.

— partout ailleurs que chez moi, dit son compagnon ; et j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquois, de Persans et de Turcs, qui en disaient autant.

— mais encore une fois, dit l'Européen, quel état choisiriez-vous ? »

Le brame répondit : « celui où l'on n'obéit qu'aux lois.

— c'est une vieille réponse, dit le conseiller.

— elle n'en est pas plus mauvaise, dit le brame.

— où est ce pays-là ? Dit le conseiller. » Le brame dit : « il faut le chercher. » (voyez l'article GENÈVE dans l'*encyclopédie*[13]).

Fanatisme.

Le fanatisme est à la superstition, ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère. Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes pour des réalités, et ses imaginations pour des prophéties, est un enthousiaste ; celui qui soutient sa folie par le meurtre, est un fanatique.

Barthelemi diaz, retiré à Nuremberg, qui était fermement convaincu que le pape est l'antéchrist de l'apocalypse, et qu'il a le signe de la bête, n'était qu'un enthousiaste ; son frère barthelemi diaz qui partit de rome pour aller assassiner saintement son frère, et qui le tua en effet pour l'amour de dieu, était un des plus abominables fanatiques que la superstition ait pu jamais former.

Polyeucte qui va au temple dans un jour de solennité renverser et casser les statues et les ornements, est un fanatique moins horrible que diaz, mais non moins sot. Les assassins du duc françois de guise, de guillaume prince d'orange, du roi henri iii, et du roi henri iv, de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que diaz.

Le plus détestable exemple de fanatisme, est celui des bourgeois de paris qui coururent assassiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces la nuit de la saint barthélemy leurs concitoyens qui n'allaient point à la messe.

Il y a des fanatiques de sang-froid ; ce sont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux ; et ces juges-là sont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre humain, que n'étant pas dans un accès de fureur, comme les cléments, les châtelains, les ravailacs, les damiens, il semble qu'ils pourraient écouter la raison.

Lorsqu'une fois le fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presque incurable. J'ai vu des convulsionnaires, qui en parlant des miracles de saint pàris, s'échauffaient par degrés malgré eux ; leurs yeux s'enflammaient, leurs membres tremblaient, la fureur défigurait leur visage ; et ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Il n'y a d'autre remède à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique, qui répandu de proche en proche adoucit enfin les mœurs des hommes, et qui prévient les accès du mal ; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir, et attendre que l'air soit purifié. Les lois et la religion ne suffisent pas contre la peste des âmes ; la religion loin d'être pour elles un aliment salubre, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'aod, qui assassine le roi églon ; de judith, qui coupe la tête d'holopherne en couchant avec lui ; de samuel qui hâche en morceaux le roi agag : ils ne voient pas que ces exemples qui sont respectables dans l'antiquité, sont abominables dans le tems présent ; ils puisent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne. Les lois sont encor très impuissantes contre ces accès de rage ; c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'esprit saint qui les pénètre, est au-dessus des lois, que leur enthousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à dieu qu'aux hommes, et qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Ce sont d'ordinaire les fripons qui conduisent les fanatiques, et qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils ressemblent à ce vieux de la montagne qui faisait, dit-on, goûter les joyes du paradis à des imbéciles, et qui leur promettait une éternité de ces plaisirs, dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une seule religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le fanatisme, c'est celle des lettrés de la chine. Les sectes des philosophes étaient non seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la philosophie est de rendre l'ame tranquille, et le fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre sainte religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale, c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainsi du plumage qu'il eut

Icare pervertit l'usage ;

Il le reçut pour son salut,

Il s'en servit pour son dommage.

(bertaud, évêque de sées.)

Commentaire [Auteur in39] :
Cela me fait penser à une réplique d'un sketch de Lollywood sur Youtube.

Commentaire [Auteur in40] :
Les lieux du procès de 1948.

Commentaire [Auteur in41] :
Le fanatisme est ici comparé à une maladie telle la gangrane.

Commentaire [Auteur in42] :
Cela me fait penser à la leucémie que la fille de ma prof de danse a eu, c'est une maladie difficile à soigner. Elle a eu un don de la moelle épinière provenant d'une allemande l'ayant sauvée après un an d'attente. Suite à ça, nous avons fait une chorégraphie pour rendre hommage à tout le courage dont elle a fait preuve.

Commentaire [Auteur in43] :
Je suis plutôt d'accord avec ça : les lois sont impuissantes.

Commentaire [Auteur in44] :
Ça me fait penser aux djihadistes qui forment des enfants à tuer des personnes, et que selon eux, ils font ça au nom de Dieu mais ils auraient dû écouter la raison et les hommes.

Commentaire [Auteur in45] :
Le fanatisme a un seul remède : la philosophie.

Guerre.

La famine, la peste et la guerre sont les trois ingrédients les plus fameux de ce bas monde. On peut ranger dans la classe de la famine toutes les mauvaises nourritures où la disette nous force d'avoir recours pour abrégier notre vie dans l'espérance de la soutenir.

On comprend dans la peste, toutes les maladies contagieuses, qui sont au nombre de deux ou trois mille. Ces deux présents nous viennent de la providence ; mais la guerre qui réunit tous ces dons, nous vient de l'imagination de trois ou quatre cents personnes, répandues sur la surface de ce globe, sous le nom de princes ou de ministres ; et c'est peut-être pour cette raison que dans plusieurs dédicaces on les appelle les images vivantes de la divinité.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra sans peine, que la guerre traîne toujours à sa suite la peste et la famine, pour peu qu'il ait vu les hôpitaux des armées d'Allemagne, et qu'il ait passé dans quelques villages où il se sera fait quelque grand exploit de guerre.

C'est sans doute un très-bel art que celui qui désole les campagnes, détruit les habitations, et fait périr année commune quarante mille hommes sur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations assemblées pour leur bien commun ; par exemple, la diète des grecs déclara à la diète de la phrygie et des peuples voisins, qu'elle allait partir sur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer si elle pouvait.

Le peuple romain assemblé, jugeait qu'il était de son intérêt d'aller se battre avant la moisson, contre le peuple de veïes, ou contre les volsques : et quelques années après, tous les romains étant en colère contre tous les carthaginois, se battirent longtemps sur mer et sur terre. Il n'en est pas de même aujourd'hui.

Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte, dont les parents avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie. Le prince et son conseil concluent sans difficulté que cette province qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui ; que pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement : ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du prince, dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre ; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite et à gauche, et marche à la gloire.

Les autres princes qui entendent parler de cette équipée, y prennent part chacun selon son pouvoir, et couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires, que gengis-kan, tamerlan, bajazet n'en traînaient à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, et qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie ; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, et vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

Il se trouve à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour ; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoque dieu solennellement, avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point dieu ; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu et par le fer, et que pour comble de grace quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, et de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages et pour les naissances, ainsi que pour les meurtres ; ce qui n'est pas pardonnable, surtout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

La religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une âme bien née n'en a pas la volonté, une âme tendre s'en effraie. Elle se représente un dieu juste et vengeur ; mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, conjurations, séditions, brigandages, embuscades, surprises de villes, pillages, meurtres. Chacun marche gaiement au crime sous la bannière de son saint.

On paie partout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières ; les uns sont vêtus d'un long justaucorps noir, chargé d'un manteau écourté ; les autres ont une chemise par-dessus une robe ; quelques-uns portent deux pendants d'étoffe bigarrée, par-dessus leur chemise. Tous parlent longtemps ; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine, à propos d'un combat en vétéravie.

Commentaire [Auteur in46] :
En fait, Voltaire veut dire ici que la guerre, tout comme la famine et la peste, détériorent la vie sur Terre.

Commentaire [Auteur in47] :
La science était beaucoup moins développée qu'aujourd'hui. Maintenant on compte environ 8 millions de maladies découvertes en tout genre.

Commentaire [Auteur in48] :
PQR : Senatus Populus Quo Romanus
Ça m'y fait penser. Rien à ajouter.

Commentaire [Auteur in49] :
Cela me fait penser à une scène dans le Roi Lion où les hyènes sont soumises à Scar et font tout ce qu'il demande car il les manipule.

Le reste de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points et par antithèses que les dames qui étendent légèrement un peu de carmin sur leurs joues fraîches, seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'éternel ; que *polyeucte* et *athalie* sont les ouvrages du démon ; qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cents écus de marée un jour de carême, fait immanquablement son salut ; et qu'un pauvre homme qui mange pour deux sous et demi de mouton va pour jamais à tous les diables.

De cinq ou six mille déclamations de cette espèce, il y en a trois ou quatre tout au plus, composées par un gaulois nommé massillon, qu'un honnête homme peut lire sans dégoût ; mais dans tous ces discours, à peine en trouverez-vous deux où l'orateur ose dire quelques mots contre ce fléau et ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux et tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent sans cesse contre l'amour qui est la seule consolation du genre humain, et la seule manière de le réparer ; ils ne disent rien des efforts abominables que nous faisons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais sermon sur l'impureté, ô bourdaloue ! Mais aucun sur ces meurtres variés en tant de façons, sur ces rapines, sur ces brigandages, sur cette rage universelle qui désole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges et de tous les lieux n'égalent jamais les maux que produit une seule campagne.

Misérables médecins des âmes, vous criez pendant cinq quarts d'heure sur quelques piqûres d'épingles, et vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philosophes moralistes, brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme sera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière. Que deviennent et que m'importent l'humanité, la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cents pas me fracasse le corps, et que je meurs à vingt ans dans des tourments inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourants, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la dernière fois voient la ville où je suis né détruite par le fer et par la flamme, et que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes et des enfants expirant sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas ?

Ce qu'il y a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le dieu mars. Sabaoth chez les juifs signifie le dieu des armes : mais minerve chez romains appelle mars un dieu furieux, insensé, infernal.

Dans nos temps barbares, lorsque les francs, les germains, les bretons, les lombards, les mosarabes espagnols, ne savaient ni lire ni écrire, on institua des écoles, des universités, composées presque toutes d'ecclésiastiques, qui, ne sachant que leur jargon, enseignèrent ce jargon à ceux qui voulurent l'apprendre ; les académies ne sont venues que longtemps après ; elles ont méprisé les sottises des écoles, mais elles n'ont pas toujours osé s'élever contre elles, parce qu'il y a des sottises qu'on respecte, attendu qu'elles tiennent à des choses respectables.

Les gens de lettres qui ont rendu le plus de services au petit nombre d'êtres pensants répandus dans le monde, sont les lettrés isolés, les vrais savants renfermés dans leur cabinet, qui n'ont ni argumenté sur les bancs des universités, ni dit les choses à moitié dans les académies ; et ceux-là ont presque tous été persécutés. Notre misérable espèce est tellement faite, que ceux qui marchent dans le chemin battu jettent toujours des pierres à ceux qui enseignent un chemin nouveau.

Montesquieu dit que les scythes crevaient les yeux à leurs esclaves, afin qu'ils fussent moins distraits en battant leur beurre ; c'est ainsi que l'inquisition en use, et presque tout le monde est aveugle dans les pays où ce monstre règne. On a deux yeux depuis plus de cent ans en Angleterre ; les français commencent à ouvrir un oeil ; mais quelquefois il se trouve des hommes en place qui ne veulent pas même permettre qu'on soit borgne.

Ces pauvres gens en place sont comme le docteur balouard de la comédie italienne, qui ne veut être servi que par le balourd arlequin, et qui craint d'avoir un valet trop pénétrant.

Faites des odes à la louange de mgr superbus fadus, des madrigaux pour sa maîtresse ; dédiez à son portier un livre de géographie, vous serez bien reçu ; éclairez les hommes, vous serez écrasé.

Descartes est obligé de quitter sa patrie, gassendi est calomnié, arnauld traîne ses jours dans l'exil ; tout philosophe est traité comme les prophètes chez les juifs.

Qui croirait que dans le xviii^e siècle un philosophe ait été traîné devant les tribunaux séculiers, et traité d'impie par les tribunaux d'arguments, pour avoir dit que les hommes ne pourraient exercer les arts s'ils n'avaient pas de mains ? Je ne désespère pas qu'on ne condamne bientôt aux galères le premier qui aura l'insolence de dire qu'un homme ne penserait pas s'il était sans tête : « car, lui dira un bachelier, l'âme est un esprit pur, la tête n'est que la matière ; dieu peut placer l'âme dans le talon, aussi bien que dans le cerveau ; partant je vous dénonce comme un impie. »

Le plus grand malheur d'un homme de lettres n'est peut-être pas d'être l'objet de la jalousie de ses

Commentaire [Auteur in50] :

Si on a bien compris, ça signifie qu'ils prennent la vie des gens et ensuite disent qu'ils n'ont jamais tué personne.

Commentaire [Auteur in51] :

J'aime beaucoup ce passage : en effet, il dénonce l'incapacité des médecins et des philosophes face aux guerres. Il suffit de voir l'histoire de Zadig pour les médecins. Pour les philosophes, la sagesse ne résoudra pas une guerre entre deux animaux qui se haïssent.

Commentaire [Auteur in52] :

Ce passage me fait penser à mon prof de collège que je respectais énormément et qui m'a fait aimer les français.

confrères, la victime de la cabale, le mépris des puissants du monde ; c'est d'être jugé par des sots. Les sots vont loin quelquefois, surtout quand le fanatisme se joint à l'ineptie, et à l'ineptie l'esprit de vengeance. Le grand malheur encore d'un homme de lettres est ordinairement de ne tenir à rien. Un bourgeois achète un petit office, et le voilà soutenu par ses confrères. Si on lui fait une injustice, il trouve aussitôt des défenseurs. L'homme de lettres est sans secours ; il ressemble aux poissons volants : s'il s'élève un peu, les oiseaux le dévorent ; s'il plonge, poissons le mangent. Tout homme public paye tribut à la malignité ; mais il est payé en deniers et en honneurs. L'homme de lettres paye le même tribut sans rien recevoir ; il est descendu pour son plaisir dans l'arène, il s'est lui-même condamné aux bêtes.

Luxe

On a déclamé contre le luxe depuis deux mille ans, en vers et en prose, et on l'a toujours aimé. | Que n'a-t-on pas dit des premiers romains ? Quand ces brigands ravagèrent et pillèrent les moissons ; quand, pour augmenter leur pauvre village, ils détruisirent les pauvres villages des volsques et des samnites, c'étaient des hommes désintéressés et vertueux : ils n'avaient pu encore voler ni or, ni argent, ni pierreries, parce qu'il n'y en avait point dans les bourgs qu'ils saccagèrent. Leurs bois ni leurs marais ne produisaient ni perdrix, ni faisans, et on loue leur tempérance.

Quand de proche en proche ils eurent tout pillé, tout volé du fond du golfe adriatique à l'euphrate, et qu'ils eurent assez d'esprit pour jouir du fruit de leurs rapines ; quand ils cultivèrent les arts, qu'ils goûtèrent tous les plaisirs, et qu'ils les firent même goûter aux vaincus, ils cessèrent alors, dit-on, d'être sages et gens de bien. |

Toutes ces déclamations se réduisent à prouver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le dîner qu'il a pris, ni porter l'habit qu'il a dérobé, ni se parer de la bague qu'il a volée. Il fallait, dit-on, jeter tout cela dans la rivière, pour vivre en honnêtes gens ; dites plutôt qu'il ne fallait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent ; mais ne les traitez pas d'insensés quand ils jouissent. De bonne foi[3], lorsqu'un grand nombre de marins anglais se sont enrichis à la prise de pondichéry et de la havane, ont-ils eu tort d'avoir ensuite du plaisir à Londres pour prix de la peine qu'ils avaient eue au fond de l'Asie et de l'Amérique ?

Les déclamateurs voudraient qu'on enfouît les richesses qu'on aurait amassées par le sort des armes, par l'agriculture, par le commerce, et par l'industrie. Ils citent Lacédémone ; que ne citent-ils aussi la République de Saint-Marin ? Quel bien Sparte fit-elle à la Grèce ? Eut-elle jamais des Démosthène, des Sophocle, des Apelles, et des Phidias ? Le luxe d'Athènes a fait des grands hommes en tout genre ; Sparte a eu quelques capitaines, et encore en moins grand nombre que les autres villes. Mais à la bonne heure qu'une aussi petite République que Lacédémone conserve sa pauvreté[4]. On arrive à la mort aussi bien en manquant de tout qu'en jouissant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le sauvage du Canada subsiste et atteint la vieillesse comme le citoyen d'Angleterre qui a cinquante guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le pays des Iroquois à l'Angleterre ?

Que la République de Raguse et le Canton de Zug fassent des lois somptuaires : ils ont raison, il faut que le pauvre ne dépense point au-delà de ses forces ; mais j'ai lu quelque part[5] :

Sachez surtout que le luxe enrichit un grand État, s'il en perd un petit[6].

Si par le luxe vous entendez l'excès, on sait que l'excès est pernicieux en tout genre : dans l'abstinence comme dans la gourmandise ; dans l'économie comme dans la libéralité. | Je ne sais comment il est arrivé que dans mes villages, où la terre est ingrate, les impôts lourds, la défense d'exporter le blé qu'on a semé intolérable, il n'y a guère pourtant de colon qui n'ait un bon habit de drap, et qui ne soit bien chaussé et bien nourri. Si ce colon laboure avec son bel habit, avec du linge blanc, les cheveux frisés et poudrés, voilà certainement le plus grand luxe, et le plus impertinent ; mais qu'un bourgeois de Paris ou de Londres paraisse au spectacle vêtu comme ce paysan, voilà la lésine la plus grossière et la plus ridicule.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,

Quos ultra citraque ne quit consistere rectum.

(HOR., Lib. I, sat. I, v. 106.)

Lorsqu'on inventa les ciseaux, qui ne sont certainement pas de l'antiquité la plus haute, que ne dit-on pas contre les premiers qui se rognèrent les ongles, et qui coupèrent une partie des cheveux qui leur tombaient sur le nez ? On les traita sans doute de petits-maitres et de prodiges, qui achetaient chèrement un instrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du créateur. Quel péché énorme d'accourir la corne que Dieu fait naître au bout de nos doigts ! C'était un outrage à la divinité. Ce fut bien pis quand on inventa les chemises et les chaussons. On sait avec quelle fureur les vieux conseillers, qui n'en avaient jamais porté, crièrent contre les jeunes magistrats qui donnèrent dans ce luxe funeste[7].

Commentaire [Auteur in53] :
je n' aime pas le luxe ; une absurdité inutile tout comme la mode.

Commentaire [Auteur in54] :
On peut relier cela au débat actuel sur l'épuisement des ressources : dès qu'ils auront plus de ressources pour survivre, que leur image sera salie parce que ils ne peuvent plus vivre, ils deviendront dictateurs et feront tout pour survivre quitte à sacrifier leur peuple !

Commentaire [Auteur in55] :
Cela m'a fait penser aux gens qui sont obsédés par le luxe et notamment les célébrités qui deviennent de plus en plus superficielles et qui mentent aux gens et à elles-mêmes.

Commentaire [Auteur in56] :
Cela me fait penser aux gens qui seraient prêts à mourir pour de l'argent et également à un dessin animé « La planète au trésor » dans lequel un pirate vole un trésor mais se raisonne et préfère sauver un jeune homme qu'il considère comme son fils au lieu de prendre un trésor qu'il a mis toute sa vie à chercher.

Commentaire [Auteur in57] :
Voltaire veut dire ici que le luxe est « fait pour enrichir un État »

Commentaire [Auteur in58] :
Sur ce passage, il veut dire que le luxe peut parfois être bien mais tant que ce n'est pas dans l'abus, ce avec quoi je suis d'accord : avoir toujours le dernier Iphone ne sert strictement à rien.

Maitre

Comment un homme a-t-il pu devenir le maître d'un autre homme, et par quelle espèce de magie incompréhensible a-t-il pu devenir le maître de plusieurs autres hommes? On a écrit sur ce phénomène un grand nombre de bons volumes, mais je donne la préférence à une fable indienne, parce qu'elle est courte, et que les fables ont tout dit.

Adimo, le père de tous les ludicns, eut deux fils et deux filles de sa femme procriti. L'aîné était un géant vigoureux, le cadet était un petit bossu, les deux filles étaient jolies. Dès que le géant sentit sa force, il coucha avec ses deux soeurs, et se fit servir par le petit bossu.

De ses deux soeurs l'une fut sa cuisinière, l'autre sa jardinière. Quand le géant voulait dormir, il commençait par enchaîner à un arbre son petit frère je bossu, et lorsque celui ci s'enfuyait, il le rattrapait en quatre enjambées, et lui donnait vingt coups de nerf de bœuf. Le bossu devint soumis et le meilleur sujet du monde. Le géant, satisfait de le voir remplir ses devoirs de sujet, lui permit de coucher avec une de ses soeurs dont il était dégoûté.

Les cal', . I,s qui vinrent du ce mariage ne furent pas tout-à-iait boâsus; niais ils eurent !A Taille assez contrefdke. Ils furent élevés dans la crainte de dieu et du géant. Ils reçurent une excellente éducation; 011 leur apprit que leur grand oncle était géant de droit divin, qu'il pouvait faire de toute sa famille ce qui lui plaisait; que, s'il avait quelque jolie nièce, ou arrière-nièce, c'était pour lui seul sans difficulté, et que uarsonne ne pouvait coucher avec elle que quand il n'en voudrai! Plus.

Le géant, étant mort, son fils, qui n'était pas à beaucoup près si fort ni si grand que lui, crut cependant être géant comme son père de droit divin. Il prétendit faire travailler pour lui tous les hommes, et coucher avec toutes les (illcs. La famille sp ligua contre lui, il fut assommé, et on se mit <-i> république.

Les siamois au contraire prétendaient que la famille avait commencé par être républicaine, et que le géant n'était venu qu'après un GRAND Nombre d'années et de dissensions; mais tous les auteurs de bé- narèset de siam conviennent que les boni mes vécurent une infinité de siècles avant d'avoir l'esprit de faire des lois; et ils le prouvent par une raison sans réplique, c'est qu'aujourd'hui même où tout le monde se pique d'avoir de l'esprit, on n'a pas trouvé encore le moyen de faire une vingtaine de lois passablement, bonnes.

C'est encore, par exemple, une question insoluble dans l'inde, si les républiques ont été établies avant ou après les monarchies, si la confusion a dû paraître aux hommes plus horrible que le despotisme. J'ignore ce qui est arrivé dans l'ordre des temps; mais dans celui de la nature il faut convenir que, les hommes naissant tous égaux, la violence et l'habileté ont fait les premiers maîtres; les lois ont fait les derniers.

Commentaire [Auteur in59] :

Il parle ici de l'esclavage. On peut également établir le parallèle avec les croyances, où un ou plusieurs dieu(x) sont les maîtres de milliers, voire millions, de personnes.

Commentaire [Auteur in60] :

Cela me fait penser aux garçons qui se permettent de faire des avances aux filles dans la rue en croyant que tout leur appartient.

Commentaire [Auteur in61] :

Ici, on peut y voir une allusion aux lignées royales, où même à Caligula qui avait des rapports... ambigus avec sa soeur.

Commentaire [Auteur in62] :

On pourrait croire à de la prétention : il prétend être comme son père un géant.

Commentaire [Auteur in63] :

Cette morale explique plutôt bien, en une phrase, tout le chapitre. Il dit en gros que même si tout le monde est en théorie égal, les humains ont créé des inégalités.

Martyr

On nous berne de martyres à faire pouffer de rire. On nous peint les titus, les trajan, les marc-aurèle, ces modèles de vertu, comme des monstres de cruauté. Fleury, abbé du loc-dieu, a déshonoré son histoire ecclésiastique par des contes qu'une vieille femme de bon sens ne ferait pas à des petits enfants.

Peut-on répéter sérieusement que les romains condamnèrent sept vierges de soixante et dix ans chacune à passer par les mains de tous les jeunes gens de la ville d'ancyre, eux qui punissaient de mort les vestales pour la moindre galanterie ?

C'est apparemment pour faire plaisir aux cabaretiers qu'on a imaginé qu'un cabaretier chrétien, nommé théodote, pria dieu de faire mourir ces sept vierges plutôt que de les exposer à perdre le plus vieux des pucelages. Dieu exauça le cabaretier pudibond, et le proconsul fit noyer dans un lac les sept demoiselles. Dès qu'elles furent noyées elles vinrent se plaindre à théodote du tour qu'il leur avait joué, et le supplièrent instamment d'empêcher qu'elles ne fussent mangées des poissons. Théodote prend avec lui trois buveurs de sa taverne, marche au lac avec eux, précédé d'un flambeau céleste et d'un cavalier céleste, repêche les sept vieilles, les enterre, et finit par être décapité.

Dioclétien rencontre un petit garçon nommé saint romain, qui était bègue ; il veut le faire brûler parce qu'il était chrétien ; trois juifs se trouvent là et se mettent à rire de ce que jésus-christ laisse brûler un petit garçon qui lui appartient ; ils crient que leur religion vaut mieux que la chrétienne, puisque dieu a délivré sidrac, misac et abdenago de la fournaise ardente ; aussitôt les flammes qui entouraient le jeune romain, sans lui faire mal, se séparent et vont brûler les trois juifs.

L'empereur, tout étonné, dit qu'il ne veut rien avoir à démêler avec dieu ; mais un juge de village moins scrupuleux condamne le petit bègue à avoir la langue coupée. Le premier médecin de l'empereur est assez honnête pour faire l'opération lui-même ; dès qu'il a coupé la langue au petit romain, cet enfant se met à jaser avec une volubilité qui ravit toute l'assemblée en admiration.

On trouve cent contes de cette espèce dans les martyrologes. On a cru rendre les anciens romains odieux, et on s'est rendu ridicule. Voulez-vous de bonnes barbaries bien avérées, de bons massacres bien constatés, des ruisseaux de sang qui aient coulé en effet, des pères, des mères, des enfants, des femmes, des enfants à la mamelle, réellement égorgés et entassés les uns sur les autres ? Monstres persécuteurs, ne cherchez ces vérités que dans vos annales : vous les trouverez dans les croisades contre les albigeois, dans les massacres de mérindol et de cabrières, dans l'épouvantable journée de la saint-barthélemy, dans les massacres de l'irlande, dans les vallées des vaudois. Il vous sied bien, barbares que vous êtes, d'imputer au meilleur des empereurs des cruautés extravagantes, vous qui avez inondé l'europe de sang, et qui l'avez couverte de corps expirants, pour prouver que le même corps peut être en mille endroits à la fois, et que le pape peut vendre des indulgences ! Cessez de calomnier les romains vos législateurs, et demandez pardon à dieu des abominations de vos pères.

Ce n'est pas le supplice, dites-vous, qui fait le martyr, c'est la cause. Eh bien, je vous accorde que vos victimes ne doivent point être appelées du nom de martyr, qui signifie témoin ; mais quel nom donnerons-nous à vos bourreaux ? Les phalaris et les busiris ont été les plus doux des hommes en comparaison de vous : votre inquisition, qui subsiste encore, ne fait-elle pas frémir la raison, la nature, la religion ? Grand dieu ! Si on allait mettre en cendre ce tribunal infernal, déplairait-on à vos regards vengeurs[10] ?

Commentaire [Auteur in64] :
Cela me fait penser à quelqu'un de ma famille qui est bègue et les difficultés qu'il rencontre pour s'exprimer, ce qui constitue pour lui un martyr.

Commentaire [Auteur in65] :
Ceci fait penser à l'Inquisition, mais aussi aux persécutions que le III^e Reich a fait subir.

Commentaire [Auteur in66] :
Ici, on nous montre que les chefs d'États se désresponsabilisent de ce qu'il se passe dès qu'il s'agit de rendre des comptes.

Commentaire [Auteur in67] :
Ici, on peut répondre à sa question rhétorique par un seul mot : Non.

Commentaire [Auteur in68] :
En effet, on dit souvent que certains sont des Martyrs à cause de ce qu'ils ont subi mais c'est plus à cause de ce qu'il s'est passé avant leurs « supplices ».

Commentaire [Auteur in69] :
Cette interjection me pense à la première catilinaire « Ô tempora! Ô mores! » de Cicéron.

Morale

Je viens de lire ces mots dans une déclamation en quatorze volumes, intitulée *histoire du bas-empire*[3] :

« les chrétiens avaient une morale ; mais les païens n'en avaient point. »

Ah ! Monsieur le beau, auteur de ces quatorze volumes, où avez-vous pris cette sottise ? Eh ! Qu'est-ce donc que la morale de socrate, de zaleucus, de charondas, de cicéron, d'épictète, de marc-antonin ?

Il n'y a qu'une morale, monsieur le beau, comme il n'y a qu'une géométrie. Mais, me dira-t-on, la plus grande partie des hommes ignore la géométrie. Oui ; mais dès qu'on s'y applique un peu, tout le monde est d'accord. Les agriculteurs, les manoeuvres, les artistes, n'ont point fait de cours de morale : ils n'ont lu ni *de finibus* de cicéron, ni les *éthiques* d'aristote ; mais sitôt qu'ils réfléchissent, ils sont sans le savoir les disciples de cicéron : le teinturier indien, le berger tartare, et le matelot d'angleterre, connaissent le juste et l'injuste. Confucius n'a point inventé un système de morale, comme on bâtit un système de physique. Il l'a trouvé dans le cœur de tous les hommes.

Cette morale était dans le cœur du préteur festus quand les juifs le pressèrent de faire mourir paul, qui avait amené des étrangers dans leur temple. « sachez, leur dit-il, que jamais les romains ne condamnent personne sans l'entendre. » (*actes des apôtres*, xxv, 16.)

Si les juifs manquaient de morale ou manquaient à la morale, les romains la connaissaient et lui rendaient gloire.

La morale n'est point dans la superstition, elle n'est point dans les cérémonies, elle n'a rien de commun avec les dogmes. On ne peut trop répéter que tous les dogmes sont différents, et que la morale est la même chez tous les hommes qui font usage de leur raison. La morale vient donc de dieu comme la lumière. Nos superstitions ne sont que ténèbres. L Lecteur, réfléchissez : étendez cette vérité ; tirez vos conséquences.

Commentaire [Auteur in70] :
Cela me fait penser à un discours de propagande.

Commentaire [Auteur in71] :
Cet extrait me fait penser au texte celtique des Séries, et notamment la première.

Commentaire [Auteur in72] :
Ce passage veut dire selon moi que finalement il y a encore des hommes bons...

Commentaire [Auteur in73] :
Ici, Voltaire veut sûrement dire que c'est pas dans leurs activités qu'ils trouveront une morale.

Commentaire [Auteur in74] :
Cette phrase signifie pour moi qu'une morale vient par l'expérience et grâce à l'usage de la raison. Pourtant elle peut nous être donnée par l'expérience des autres (textes de rappers ou scénarios de films)

Commentaire [Auteur in75] :
Je pense qu'il veut dire ici que les superstitions sont forcément néfastes.

Patrie

Patrie .

Section première.

Nous nous bornerons ici, selon notre usage, à proposer quelques questions que nous ne pouvons résoudre.

Un juif a-t-il une patrie ? S'il est né à coïmbre, c'est au milieu d'une troupe d'ignorants absurdes qui argumenteront contre lui, et auxquels il ferait des réponses absurdes s'il osait répondre. Il est surveillé par des inquisiteurs qui le feront brûler s'ils savent qu'il ne mange point de lard, et tout son bien leur appartiendra. Sa patrie est-elle à coïmbre ? Peut-il aimer tendrement coïmbre ? Peut-il dire comme dans les *horaces* de pierre corneille (acte ier, scène ire et acte iie scène) :

Albe, mon cher pays et mon premier amour...

Mourir pour le pays est un si digne sort
qu'on briguerait en foule une si belle mort.
— tarare !

Sa patrie est-elle jérusalem ? Il a oui dire vaguement qu'autrefois ses ancêtres, quels qu'ils fussent, ont habité ce terrain pierreux et stérile, bordé d'un désert abominable, et que les turcs sont maîtres aujourd'hui de ce petit pays, dont ils ne retirent presque rien. Jérusalem n'est pas sa patrie. Il n'en a point ; il n'a pas sur la terre un seul pied qui lui appartienne.

Le guèbre, plus ancien et cent fois plus respectable que le juif, esclave des turcs ou des persans, ou du grand mogol, peut-il compter pour sa patrie quelques pyrées qu'il élève en secret sur des montagnes ? Le banian, l'arménien, qui passent leur vie à courir dans tout l'orient, et à faire le métier de courtiers, peuvent-ils dire ma chère patrie, ma chère patrie ? Ils n'en ont d'autre que leur bourse et leur livre de compte.

Parmi nos nations d'europe, tous ces meurtriers qui louent leurs services, et qui vendent leur sang au premier roi qui veut les payer, ont-ils une patrie ? Ils en ont bien moins qu'un oiseau de proie qui revient tous les soirs dans le creux du rocher où sa mère fit son nid.

Les moines oseraient-ils dire qu'ils ont une patrie ?

Ce mot de *patrie* sera-t-il bien convenable dans la bouche d'un grec, qui ignore s'il y eut jamais un miliade, un agésilas, et qui sait seulement qu'il est l'esclave d'un janissaire, lequel est esclave d'un aga, lequel est esclave d'un bacha, lequel est esclave d'un vizir, lequel est esclave d'un padisha, que nous appelons à paris le *grand turc* ?

Qu'est-ce donc que la patrie ? Ne serait-ce pas par hasard un bon champ, dont le possesseur, logé commodément dans une maison bien tenue, pourrait dire : ce champ que je cultive, cette maison que j'ai bâtie, sont à moi ; j'y vis sous la protection des lois, qu'aucun tyran ne peut enfreindre ? Quand ceux qui possèdent, comme moi, des champs et des maisons, s'assemblent pour leurs intérêts communs, j'ai ma voix dans cette assemblée ; je suis une partie du tout, une partie de la communauté, une partie de la souveraineté : voilà ma patrie. Tout ce qui n'est pas cette habitation d'hommes n'est-il pas quelquefois une écurie de chevaux sous un palefrenier qui leur donne à son gré des coups de fouet ? On a une patrie sous un bon roi ; on n'en a point sous un méchant.

Section ii .

Un jeune garçon pâtissier qui avait été au collège, et qui savait encore quelques phrases de cicéron, se donnait un jour les airs d'aimer sa patrie. « qu'entends-tu par ta patrie ? Lui dit un voisin ; est-ce ton four ? Est-ce le village où tu es né, et que tu n'as jamais revu ? Est-ce la rue où demeuraient ton père et ta mère, qui se sont ruinés, et qui t'ont réduit à enfourner des petits pâtés pour vivre ? Est-ce l'hôtel de ville, où tu ne seras jamais cleric d'un quartinier ? Est-ce l'église de notre-dame, où tu n'as pu parvenir à être enfant de chœur, tandis qu'un homme absurde est archevêque et duc avec vingt mille louis d'or de rente ? »

Le garçon pâtissier ne sut que répondre. Un penseur, qui écoutait cette conversation, conclut que dans une patrie un peu étendue il y avait souvent plusieurs millions d'hommes qui n'avaient point de patrie.

Toi, voluptueux parisien, qui n'as jamais fait d'autre grand voyage que celui de dieppe pour y manger de la marée fraîche : qui ne connais que ta maison vernie de la ville, ta jolie maison de campagne, et ta loge à cet opéra où le reste de l'europe s'obstine à s'ennuyer ; qui parles assez agréablement ta langue parce que tu n'en sais point d'autre, tu aimes tout cela, et tu aimes encore les filles que tu entretiens, le vin de champagne qui t'arrive de reims, tes rentes que l'hôtel de ville te paye tous les six mois, et tu dis que tu aimes ta patrie !

En conscience, un financier aime-t-il cordialement sa patrie ?

L'officier et le soldat qui dévasteront leur quartier d'hiver, si on les laisse faire, ont-ils un amour bien

Commentaire [Auteur in76] :
Cela me fait penser à la Seconde Guerre Mondiale.

Commentaire [Auteur in77] :
On dirait les remarques dans Mein Kampf (« Les juifs sont moins respectables que les Aryens »)

Commentaire [Auteur in78] :
On peut y penser qu'une bonne patrie est obligatoirement menée par un bon roi.

Commentaire [Auteur in79] :
En fait, Voltaire nous informe que les patries sont formées que par des gens qui n'en n'ont pas.

tendre pour les paysans qu'ils ruinent ?

Où était la patrie du duc de guise le balafre ? Était-ce à nancy, à paris, à madrid, à rome ?

Quelle patrie aviez-vous, cardinaux de la balue, duprat, lorraine, mazarin ?

Où fut la patrie d'attila et de cent héros de ce genre, qui en courant toujours n'étaient jamais hors de leur chemin ?

Je voudrais bien qu'on me dit quelle était la patrie d'abraham.

Le premier qui a écrit que la patrie est partout où l'on se trouve bien est, je crois, euripide, dans son *phaéton* :

Ὅσ πανταχοῦ γε πατρις ἡ βόσκουσα γῆ (hôs pantachou ge patris hê boskousa gê).

Mais le premier homme qui sortit du lieu de sa naissance pour chercher ailleurs son bien-être l'avait dit avant lui.

Commentaire [Auteur in80] :

Je suis plutôt d'accord : les envahisseurs d'un État disent qu'ils aiment un pays qu'ils ont détruit.

SECTION iii[3].

Une patrie est composée de plusieurs familles ; et comme on soutient communément sa famille par amour-propre, lorsqu'on n'a pas un intérêt contraire, on soutient par le même amour-propre sa ville ou son village, qu'on appelle sa patrie.

Plus cette patrie devient grande, moins on l'aime, car l'amour partagé s'affaiblit. Il est impossible d'aimer naturellement une famille trop nombreuse qu'on connaît à peine.

Celui qui brille de l'ambition d'être édile, tribun, préteur, consul, dictateur, crie qu'il aime sa patrie, et il n'aime que lui-même. Chacun veut être sûr de pouvoir coucher chez soi sans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs ; chacun veut être sûr de sa fortune et de sa vie. Tous formant ainsi les mêmes souhaits, il se trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour soi-même.

Il est impossible qu'il y ait sur la terre un état qui ne se soit gouverné d'abord en république ; c'est la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'assemblent d'abord contre les ours et contre les loups ; celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades divisées en république ; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvâmes que deux subjuguées.

Il en était ainsi de l'ancien monde ; tout était république en europe, avant les roitelets d'étrurie et de rome. On voit encore aujourd'hui des républiques en afrique. Tripoli, tunis, alger, vers notre septentrion, sont des républiques de brigands. Les hottentots, vers le midi, vivent encore comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde, libres, égaux entre eux, sans maîtres, sans sujets, sans argent, et presque sans besoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, des huttes de bois et de terre sont leurs retraites : ils sont les plus puants de tous les hommes, mais ils ne le sentent pas ; ils vivent et ils meurent plus doucement que nous.

Il reste dans notre europe huit républiques sans monarques. Venise, la hollande, la suisse, gènes, lucques, raguse, genève, et saint-marin[4]. On peut regarder la pologne, la suède, l'angleterre, comme des républiques sous un roi ; mais la pologne est la seule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut mieux que votre patrie soit un état monarchique, ou un état républicain ? Il y a quatre mille ans qu'on agite cette question. Demandez la solution aux riches, ils aiment tous mieux l'aristocratie ; interrogez le peuple, il veut la démocratie : il n'y a que les rois qui préfèrent la royauté[5]. Comment est-il donc possible que presque toute la terre soit gouvernée par des monarques ?

Demandez-le aux rats, qui proposèrent de pendre une sonnette au cou du chat[6]. Mais, en vérité, la véritable raison est, comme on l'a dit[7], que les hommes sont très-rarement dignes de se gouverner eux-mêmes.

Il est triste que souvent pour être bon patriote on soit l'ennemi du reste des hommes. L'ancien caton, ce bon citoyen, disait toujours en opinant au sénat : « tel est mon avis, et qu'on ruine carthage. » Être bon patriote, c'est souhaiter que sa ville s'enrichisse par le commerce, et soit puissante par les armes. Il est clair qu'un pays ne peut gagner sans qu'un autre perde, et qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux.

Telle est donc la condition humaine, que souhaiter la grandeur de son pays c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, serait le citoyen de l'univers.

Liberté de penser

Vers l'an 1707, temps où les Anglais gagnèrent la bataille de Saragosse, protégèrent le Portugal, et donnèrent pour quelque temps un roi à l'Espagne, milord Boldmind, officier général, qui avait été blessé, était aux eaux de Barèges. Il y rencontra le comte Médroso, qui, étant tombé de cheval derrière le bagage, à une lieue et demie du champ de bataille, venait prendre les eaux aussi. Il était familier de l'Inquisition ; milord Boldmind n'était familier que dans la conversation; un jour, après boire, il eut avec Médroso cet entretien:

Commentaire [Auteur in81] :

Cela me fait penser à une chanson de Florent Pagny « Ma liberté de penser »

Commentaire [Auteur in82] :

a m'a fait penser à ma première année d'équitation durant laquelle je suis tombée. C'était très important car le cheval était très haut et puissant.

BOLDMIND. Vous êtes donc sergent des Dominicains ? Vous faites là un vilain métier.

MÉDROSO. Il est vrai; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime, et j'ai préféré le malheur de brûler mon prochain à celui d'être cuit moi-même.

BOLDMIND. Quelle horrible alternative! Vous étiez cent fois plus heureux sous le joug des Maures, qui vous laissaient croupir librement dans toutes vos superstitions, et qui, tout vainqueurs qu'ils étaient, ne s'arrogeaient pas le droit inouï de tenir les âmes dans les fers.

MÉDROSO. Que voulez-vous? Il ne nous est permis ni d'écrire, ni de parler, ni même de penser. Si nous parlons, il est aisé d'interpréter nos paroles, encore plus nos écrits. Enfin, comme on ne peut nous condamner dans un autodafé pour nos pensées secrètes, on nous menace d'être brûlés éternellement par l'ordre de Dieu même, si nous ne pensons pas comme les jacobins. Ils ont persuadé au gouvernement que si nous avons le sens commun, tout l'Etat serait en combustion, et que la nation deviendrait la plus malheureuse de la terre.

Commentaire [Auteur in83] :

Cela me fait penser au téléphone arabe. Cependant, en grandissant les personnes modifiaient les histoires ce qui créait des problèmes.

BOLDMIND. Trouvez-vous que nous soyons si malheureux, nous autres Anglais qui couvrons les mers de vaisseaux, et qui venons gagner pour vous des batailles au bout de l'Europe? Voyez-vous que les Hollandais, qui vous ont ravi presque toutes vos découvertes dans l'Inde, et qui aujourd'hui sont au rang de vos protecteurs, soient maudits de Dieu pour avoir donné une entière liberté à la presse, et pour faire le commerce des pensées des hommes? L'empire romain en a-t-il été moins puissant parce que Cicéron a écrit avec liberté?

Commentaire [Auteur in84] :

ela me fait penser à un film de Pirates des Caraïbes dans lequel il y avait le signe de la compagnie des Indes.

Commentaire [Auteur in85] :

ela m'a fait penser à Charlie Hedbo et aux attentats car la liberté à la presse peut aujourd'hui avoir des répercutions dangereuses sur un pays.

MÉDROSO. Quel est ce Cicéron ? Je n'ai jamais entendu parler de cet homme-là; il ne s'agit pas ici de Cicéron, il s'agit de notre saint-père le pape et de saint Antoine de Padoue, et j'ai toujours ouï-dire que la religion romaine est perdue si les hommes se mettent à penser.

BOLDMIND. Ce n'est pas à vous à le croire; car vous êtes sûr que votre religion est divine, et que les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre elle. Si cela est, rien ne pourra jamais la détruire.

MÉDROSO. Non, mais on peut la réduire à peu de chose; et c'est pour avoir pensé que la Suède, le Danemark, toute votre île, la moitié de l'Allemagne gémissent dans le malheur épouvantable de n'être plus sujets du pape. On dit même que si les hommes continuent à suivre leurs fausses lumières, ils s'en tiendront bientôt à l'adoration simple de Dieu et à la vertu. Si les portes de l'enfer prévalent jamais

Commentaire [Auteur in86] :

Cela me fait penser à lors de la Seconde guerre Mondiale de la maltraitance des Nazis envers les Juifs.

jusque-là, que deviendra le Saint-Office?

BOLDMIND. Si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penser, n'est-il pas vrai qu'il n'y eût point eu de christianisme?

MÉDROSO. Que voulez-vous dire? Je ne vous entends point.

BOLDMIND. Je le crois bien. Je veux dire que si Tibère et les premiers empereurs avaient eu des jacobins qui eussent empêché les premiers chrétiens d'avoir des plumes et de l'encre; s'il n'avait pas été longtemps permis dans l'empire romain de penser librement, il eût été impossible que les chrétiens établissent leurs dogmes. Si donc le christianisme ne s'est formé que par la liberté de penser, par quelle contradiction, par quelle injustice voudrait-il anéantir aujourd'hui cette liberté sur laquelle seule il est fondé?

Quand on vous propose quelque affaire d'intérêt, n'examinez-vous pas longtemps avant de conclure? Quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de notre bonheur ou de notre malheur éternel? Il y a cent religions sur la terre, qui toutes vous damnent si vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent absurdes et impies; examinez donc ces dogmes.

MÉDROSO. Comment puis-je les examiner? Je ne suis pas jacobin.

BOLDMIND. Vous êtes homme, et cela suffit.

MÉDROSO Hélas! vous êtes bien plus homme que moi.

BOLDMIND. Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penser; vous êtes né avec de l'esprit; vous êtes un oiseau dans la cage de l'inquisition; le Saint-Office vous a rogné les ailes, mais elles peuvent revenir. Celui qui ne sait pas la géométrie peut l'apprendre; tout homme peut s'instruire: il est honteux de mettre son âme entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent; osez penser par vous-même.

MÉDROSO. On dit que si tout le monde pensait par soi-même ce serait une étrange confusion.

BOLDMIND. C'est tout le contraire. Quand on assiste à un spectacle, chacun en dit librement son avis, et la paix n'est point troublée; mais si quelque protecteur insolent d'un mauvais poète voulait forcer tous les gens de goût à trouver bon ce qui leur paraît mauvais, alors les sifflets se feraient entendre, et les deux partis pourraient se jeter des pommes à la tête, comme il arriva une fois à Londres. Ce sont ces tyrans des esprits qui ont causé une partie des malheurs du monde. Nous ne sommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouit librement du droit de dire son avis.

Commentaire [Auteur in87] :
Cela me fait penser aux obligations que les religions peuvent donner sans suivre l'évolution des pensées des gens (Le port du voile chez les femmes, ou le célibat pour les curés). Ça me fait penser aux guerres de religions dans le monde qui s'autorisent à tuer des Hommes soit disant au nom de Dieu. Mais ce principe discrédite leur religion car ça ne peut pas être au nom de celui-ci.

MÉDROSO. Nous sommes aussi fort tranquilles à Lisbonne, où personne ne peut dire le sien.

BOLDMIND. Vous êtes tranquilles, mais vous n'êtes pas heureux; c'est la tranquillité des galériens, qui rament en cadence et en silence.

MÉDROSO. Vous croyez donc que mon âme est aux galères?

BOLDMIND. Oui; et je voudrais la délivrer.

MÉDROSO. Mais si je me trouve bien aux galères?

BOLDMIND. En ce cas vous méritez d'y être.